

Quarante ans après la disparition de Georges Perec, le 3 mars 1982, la Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle édite *Lieux*, un ouvrage inachevé d'un auteur qui a profondément marqué son temps. Quatre textes liminaires en expliquent la genèse et en commentent le contenu : celui du directeur de la collection, Maurice Olender<sup>1</sup>, un avant-propos de Sylvia Richardson, une préface de Claude Burgelin et une introduction de Jean-Luc Joly. Un remarquable ensemble de notes, d'index et d'illustrations accompagnent ce livre très attendu. Maurice Olender a répondu favorablement à notre demande de publication de « bonnes feuilles » de ce monument littéraire le jour même de sa parution, le 29 avril 2022. Nous lui en sommes infiniment reconnaissants.

# Lieux de Georges Perec

## Présentation

On sait que Georges Perec avait, en tant qu'écrivain, trois motivations qu'on peut qualifier de passionnées : celle de rendre compte de l'observation minutieuse de tout ce qui se passait autour de lui, celle de vivre dans le souvenir tout autant que dans le présent, celle de soumettre ses écrits à une structuration rédactionnelle contraignante. *Lieux* est en quelque sorte le paradigme de la mise en œuvre de ce triplet.

Parisien, Georges Perec a « habité » une douzaine de quartiers de la capitale, ou du moins ce sont les lieux qu'il a choisi de privilégier dans le récit parcellaire de sa vie qu'est ce livre. Il y a vécu ou bien s'y sont déroulés des événements importants à ses yeux. Il prend le parti d'abord de les raconter, au travers d'une description extrêmement attentive de ce qu'il voit au moment de sa présence effective dans chacun d'eux : tous les détails, les plus infimes, ceux qui

s'amoncellent au cours des minutes ou des heures où il y séjourne ont tous une même importance car ce sont eux qui l'insèrent, lui Georges Perec, dans cette fraction d'espace-temps qu'il occupe et qu'il cherche alors à saisir dans sa réalité factuelle.

Mais ce n'est pas tout bien sûr. Ces lieux, Perec y revient, encore et encore, par la pensée. Il s'en souvient mais son souvenir s'estompe, se transforme. Il hésite, il ne peut écarter l'erreur ni bien sûr l'inéluctable survenue de l'oubli. On pense au cri poignant d'Emmanuelle Riva dans l'inoubliable *Hiroshima mon amour* : « Regarde comme je t'oublie, regarde comme je t'ai oublié, regarde-moi ! » hurle-t-elle à son amant japonais<sup>2</sup>. Le souvenir est là, dans ce livre, avec le jeu de ses mutations aléatoires mais aussi avec son angoissante érosion, préliminaire à sa disparition – et à la nôtre, à celle des parents, à celle des amis... Un thème évidemment cher à

<sup>1</sup> On consultera avec le plus vif intérêt les réponses éclairantes de Maurice Olender aux questions de Claude Burgelin et de Maxime Decout sur quelques aspects posthumes des œuvres de Georges Perec, dans le chapitre « Dans l'atelier posthume de Georges Perec » de son livre *Singulier Pluriel. Conversations*, préfacé par Christine Marcandier, Seuil, 2020.

<sup>2</sup> Film d'Alain Resnais et Marguerite Duras, avec Emmanuelle Riva et Eiji Okada, 1959.

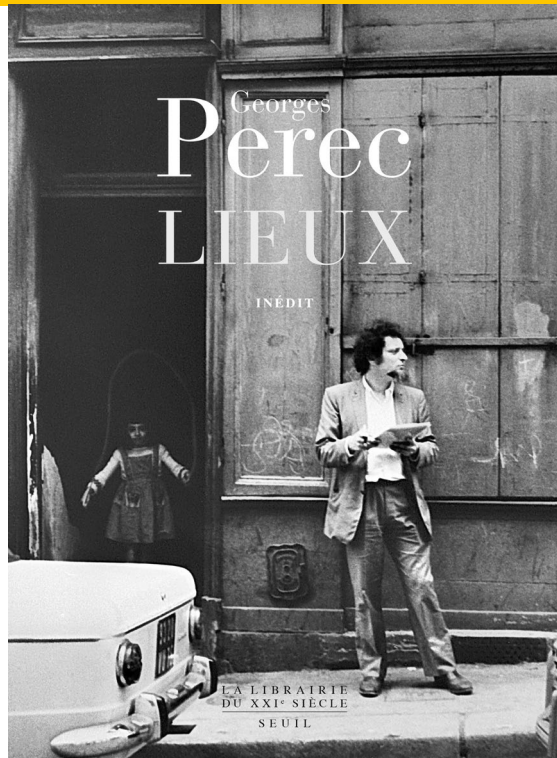
l'auteur, entre autres, de *La disparition* et de *W ou le souvenir d'enfance*.

Alors comment faire pour rendre compte de tout cela par le jeu de l'écriture ? C'est là qu'intervient le magicien de la contrainte scripturale. L'écrivain Perec va s'assigner à revenir plusieurs fois réellement ou par la pensée dans les douze lieux en question, et cela au rythme de deux visites par mois, l'une réelle et l'autre par le souvenir, pendant douze années consécutives. Deux visites mensuelles dont les résultats sont consignés sous enveloppes cachetées à la cire pour résister à la tentation d'en modifier la rédaction et donc de travestir ultérieurement la sincérité de leur constat au moment où il est établi...

Douze mois, douze ans, douze lieux, douze visites réelles, douze visites par le souvenir... Ce qui, de 1969 à 1981, aurait dû conduire à 144 couples de visites et à 288 textes (12 années x 12 mois x 2). Comment faire pour organiser au cours du temps toutes ces visites de façon à ce que les 144 couples de visites soient *tous possibles* mais aussi *tous différents* soit par la nature des deux lieux visités chaque mois soit par le caractère réel ou de souvenir de leur visite ? Georges Perec avait une réelle fascination pour les modèles mathématiques et c'est une structure mathématique qui va lui permettre de résoudre avec élégance cette redoutable difficulté.

## UN MODE TRÈS STRUCTURÉ D'ÉCRITURE

Comment choisir l'ordre dans lequel ces « visites » peuvent se dérouler ? C'est la structure mathématique



intitulée « bi-carré » latin (ou encore carré gréco-latin<sup>3</sup>) qui lui donne la solution. De quoi s'agit-il ?

Un carré latin est une structure que le jeu de *sudoku* a rendu familière. *Chaque symbole ne doit figurer qu'une fois dans chaque ligne et chaque colonne*. Un bi-carré est la superposition de deux carrés latins de même taille, chacun d'eux étant consacré à des symboles de nature différente, par exemple chiffres pour l'un et lettres pour l'autre. Chaque case du bi-carré comporte donc un symbole de chaque nature. La règle de composition du bi-carré est la même que celle des carrés latins : chaque *couple* de symboles ne doit apparaître qu'une fois dans chaque ligne et chaque colonne. Et cette règle est en fait ici très contraignante. Si contraignante que par exemple il n'existe pas de bi-carré de dimensions 6 x 6 !

<sup>3</sup> Gréco-latin parce qu'on utilise souvent les deux alphabets, latin et grec, pour expliquer ce dont il s'agit.

Voici un exemple de bi-carré de dimension 5, construit sur les chiffres 1 à 5 et les 5 lettres du mot LIEUX. Chaque couple (un des 5 chiffres, une

des 5 lettres) n'apparaît qu'une fois dans chaque ligne et chaque colonne et tous les couples possibles figurent dans le tableau.

L	1	U	2	I	3	X	4	E	5
I	2	X	3	E	4	L	5	U	1
E	3	L	4	U	5	I	1	X	2
U	4	I	5	X	1	E	2	L	3
X	5	E	1	L	2	U	3	I	4

En recourant à l'aide du mathématicien indien Indra Chakravarti, Perec a construit un bi-carré latin de 12 lignes (les années 1969 à 1981) et 12 colonnes (les 12 mois de l'année) et a introduit ses 2 x 144 « visites » dans ce tableau en respectant les contraintes ci-dessus indiquées. En remplissant de « visites » des deux types (réelles ou virtuelles), ligne après ligne, les cases de ce tableau et en adoptant l'ordre ainsi défini de réalisation des visites, il pouvait rendre compte de façon exhaustive de l'entrelacement de ses regards effectifs et de ses souvenirs portant sur ses lieux essentiels d'enracinement, en établissant par là-même un exceptionnel et bouleversant mode d'emploi de sa vie. En fait (l'œuvre est, comme la symphonie éponyme, inachevée), Perec n'a fait que la moitié du travail... L'autre moitié, c'est désormais à ses lecteurs qu'il appartient de l'imaginer. Et, comme dans *Je me souviens*, les souvenirs de Perec suscitent l'émergence des nôtres...

#### LE « BI-CARRÉ » INACHEVÉ DE LIEUX

Les douze lieux choisis par Perec sont les suivants : Jussieu, Assomption, St Honoré, Junot, Franklin, Junot, Gaité, Mabillon, Vilin, Italie, St Louis, Choiseul, Contrescarpe<sup>4</sup>. Leurs noms figurent sous forme abrégée dans les cases du bi-carré (partiel) reproduit page 11, rangés par années et par mois. Pour chaque année la première ligne désigne les visites-souvenirs, la seconde les visites réelles.

Dans le tableau – qui devrait être carré si toutes les années initialement prévues (1969-1981) y étaient mentionnées, ne figurent en fait que 6 lignes : 1969, 1970, 1971, 1972, 1974, 1975 : il n'y a pas eu de visites en 1973, ni au-delà de septembre 1975 – chaque case comporte les deux noms de lieux des visites effectuées, l'une réelle et l'autre par le souvenir.

<sup>4</sup> Les raisons de ce choix sont explicitées dans l'un des textes du livre, reproduit ci-après (p. 16-17).

## Les 138 visites réelles ou « par le souvenir » disponibles

	janv	févr	mars	avri	mai	juin	juil	aoû	sept	octo	nove	déce
1969	Jussie	Asso	St Ho	Junot	Frank	Gaité	Mabil	Vilin	Italie	St Lo	Chois	Contr
	Mabil	Vilin	Italie	St Lo	Chois	Contr	Asso	St Ho	Jussie	Frank	Gaité	Junot
1970	Asso	St Ho	Junot	Frank	Gaité	Jussie	Vilin	Italie	St Lo	Chois	Contr	Mabil
	Italie	St Lo	Chois	Contr	Mabil	Vilin	Jussie	Frank	Gaité	Junot	Asso	St Ho
1971	St Ho	Junot	Frank	Gaité	Jussie	Asso	Italie	St Lo	Chois	Contr	Mabil	Vilin
	Vilin	Italie	St Lo	Chois	Contr	Mabil	St Ho	Jussie	Frank	Gaité	Junot	Asso
1972	Junot	Frank	Gaité	Jussie	Asso	St Ho	St Lo	Chois	Contr	Mabil	Vilin	Italie
	Gaité	Junot	Asso	St Ho	Jussie	Frank	Chois	Contr	Mabil	Vilin	Italie	St Lo
1974	Frank	Gaité	Jussie	Asso	Junot	Junot	Chois	Contr	Mabil	Vilin	Italie	St Lo
	Frank	Gaité	Junot	Asso	St Ho	Jussie	St Lo	Chois	Contr	Mabil	Vilin	Italie
1975	Gaité	Jussie	Asso	St Ho	Junot	Frank	Contr	Mabil	Vilin			
	Junot	Asso	St Ho	Jussie	Frank	Gaité	Contr	Mabil	Vilin			

## Textes extraits de *Lieux*

Tous les « lieux » de Georges Perec ne sont pas représentés dans ces extraits ; ceux qui le sont comprennent une majorité de visites « par le souvenir », les descriptions des visites réelles, qui contribuent de façon essentielle à structurer l'œuvre, étant souvent constituées de notes lapidaires. Chaque extrait porte comme numéro celui qui figure dans l'ouvrage, où les textes sont présentés dans l'ordre chronologique des visites tel que prévu par le bi-carré latin.

### 1. Jussieu, souvenir 1

#### La place Jussieu – 27 janvier 1969 – CHU Saint-Antoine<sup>5</sup>

C'est une place presque triangulaire. Un terre-plein planté de trois grands arbres en constitue le centre. Là se trouvent la sortie du métro ainsi qu'un éventaire de marchand de journaux. Y a-t-il ou non une colonne Morris annonçant les concerts ? En période électorale on y voit aussi des panneaux électoraux : le bureau de vote doit se trouver derrière la place, tout au fond, dans un endroit où je ne suis pratiquement jamais allé.

Ce n'est pas la rue Jussieu mais, comme je viens de le vérifier sur un plan non évocateur, la rue Linné qui va de la place à la rue Lacépède. La rue Jussieu, elle, descend sur Cardinal-Lemoine, longeant l'ex Halle-aux-vins.

Du triangle, je n'ai jamais parcouru que le plus long côté (d'ailleurs légèrement s'incurvant) défini par la suite des rues Linné et Jussieu.

Qu'y a-t-il de remarquable place Jussieu ? Une maison d'abord, à la façade

<sup>5</sup> Les locaux du laboratoire où Perec travaillait comme documentaliste étaient alors situés dans cet hôpital.

surchargée de sculptures, maison presque noire. Je n'y suis jamais entré, bien qu'y vivent des gens que je connais.

Il y a aussi, juste au-dessous de cette maison, un café-restaurant avec une décoration *modern style* du plus mauvais goût. On y voit des vendanges et des vendangeuses à jupe troussée, le tout s'accompagnant de textes à la gloire de la treille.

Il y a aussi, en face, un tabac tout petit, un autre café, l'amorce, assez jolie, de la rue des Boulangers, escarpée et étroite.

Tout un côté du triangle est constitué par le haut mur bordant l'ex Halle-aux-vins duquel nous vîmes, alors que nous habitions encore ce quartier, surgir la faculté des sciences.

Il doit y avoir un banc sur le terre-plein.

[...]

Un restaurant voisin, « Le Buisson Ardent », ou « Chez Ray », rue Jussieu, fut notre bistro favori pendant plusieurs années. [...] Nous y avons dîné pour la dernière fois en juillet 68 (ou juin). Il pleuvait ? Juste en face de nous un garde mobile veillait au salut de la fac depuis peu reprise aux étudiants.

## 2. Mabillon, réel 1

### Vendredi 31 janvier 1969, 18 h

1°) Du café « L'Atrium ». Au bout de la terrasse sur le boulevard Saint-Germain

L'axe de mon regard tombe sur l'enseigne rouge de « La Rhumerie Martiniquaise », traçant une ligne imaginaire à peu près perpendiculaire à la rue de Buci et qui peut prendre en enfilade le boulevard Saint-Germain dans la direction de Saint-Germain-des-Prés.

Le café est à peu près plein. La nuit est tombée. Il fait beau, le ciel est violet.

La circulation sur le boulevard (en sens unique, venant sur moi) est fluide. Foule mesurée sur les trottoirs.

En face, au croisement de la rue du Four et du boulevard, une banque, la « BNP », à peine éclairée, rez-de-chaussée d'une maison grise. Deux fenêtres sont allumées au premier, deux au quatrième.

Plus loin, la carotte d'un tabac (« Le Saint-Claude ») dont on distingue vaguement la terrasse couverte. [...].

### Vendredi 31 janvier 1969, 18 h 35

2°) Du café « Le Mabillon ».

Cinq cars de police grillagés, venant de la rue du Four, passent sur le boulevard Saint-Germain.

Au premier plan une rangée de tables et de chaises.

Un arbre, sans sa grille, portant deux affichettes, l'une concernant *Je ne veux pas mourir idiot* au « Théâtre des Arts », l'autre appelant à la « Nuit de la céramique », le 1<sup>er</sup> février, dans les salons du « George-V », entrée 20 F., étudiants 12 F.

Puis la double ligne jaune remplaçant le passage clouté.

En face :

En tournant la tête vers Saint-Germain-des-Prés :

La carotte d'un tabac.

Un magasin à l'enseigne ovale que je ne déchiffre pas.

« La Gaminerie ».

Deux autres magasins, sans doute eux aussi consacrés à l'habillement.

La « B.N.P. » toujours aussi médiocrement éclairée

La rue du Four paraît sombre.

Un magasin de chaussures, « TILL chausse les jeunes », à la devanture bleu ciel.

Une affiche représentant, me semble-t-il, des oiseaux très stylisés.

« La Pergola » « Tuborg Service à toute heure Snack B(ar) Restaurant », l'AR de BAR restant pour moi masqué par l'indication « METRO » que surmonte un gros globe jaunâtre.

On distingue (mais parce que je le sais) l'étal du vendeur de journaux à côté de la sortie du métro.

Puis la rue (de Montfaucon) menant au « Marché Saint-Germain ». Tout au fond une pizza (enseigne rouge laissant place à un signe bleu que je ne parviens pas à lire), un bar signalé par deux panneaux de néon scintillant dessinant deux rectangles, une autre enseigne, ronde, tournant sur son axe, un signe « ELF », une enseigne blanche que je vois déformée (par anamorphose).

Puis, à nouveau « L'Atrium », et l'horloge du carrefour marquant 18 h 50.

La vitre séparant la salle du comptoir est en verre dépoli à incrustations colorées, d'inspiration cubiste, telles qu'on devait en faire, j'imagine, vers 1930. De même la porte des Toilettes-Téléphone qu'entoure une gigantesque photographie de l'île de la Cité.

Le café vaut 1 F 50 (il valait 1,35 à « L'Atrium »).

### **Vendredi 31 janvier 1969, 19 h**

3°) Du café-tabac « Le Diderot ».

Il y a ici beaucoup plus de monde ou en tout cas d'animation.

Installé non à la terrasse mais dans la salle ; c'est à peine si je distingue la rue.

Dans la glace, je distingue l'enseigne d'un restaurant chinois qui doit en fait se trouver derrière moi (peut-être à côté du « Village » ?)

Je parviens aussi à voir l'enseigne « Wimpy », en face, assez loin, et peut-être quelque chose qui serait la « Galerie du siècle ». J'arrive même à voir un morceau de l'enseigne de la « Rhumerie », en me penchant et s'il n'y a pas d'autobus à ce moment-là sur le boulevard.

Il y a des débuts d'embouteillage.

J'ai traversé le boulevard (venant du « Mabillon ») en me faufilant entre les voitures. Juste avant, une voiture de pompiers ou de police-secours hurlait pour passer.

La plupart des consommateurs ont des têtes qui me semblent familières. Je bois un coca-cola.

## 7. Junot, souvenir 1

### Lundi 21 avril 1969, 16h – Au Moulin d'Andé<sup>6</sup>

Par une coïncidence que le projet général de ce livre amplifie, comme si l'un de ses buts était de les faire naître, m'obligeant à faire revivre ou à revoir des lieux, des événements, des êtres qui sont tous, au départ, derrière moi, appartenant presque tous à un passé qui se ferme, et que les douze années qui viennent vont prolonger artificiellement, les dotant d'une vie seconde, miroir d'une vraie vie déjà achevée que je ne peux que répéter et commenter, tissant autour la triple ou quadruple fable d'une autobiographie qui m'apparaît de plus en plus comme la seule écriture possible, vers laquelle tout tend, n'ayant, dans mes douze choix, élu qu'un lieu vivant encore (l'île Saint-Louis : mais il y a trois mois, quand mon projet s'amorça, il était le plus mort de tous et le seul dont le souvenir me soit insupportable) mais gardant l'illusion que ma vie à venir s'accrochera encore à certains de ces lieux, que le seul fait d'y passer ou d'y penser les fera témoins d'expériences nouvelles (ou bien y aura-t-il d'un côté ces lieux mythiques et momifiés gardant intacts des souvenirs de plus en plus dérisoires cependant que ma « vie » ira se jouer dans des arrondissements que je n'avais pas prévus, bien qu'ayant essayé, à travers mes douze lieux, d'avoir un éventail suffisant pour faire face à de telles éventualités...), par une coïncidence, donc, Berthe et avec elle l'avenue Junot ont resurgi dans ma vie, après des années d'oubli, ou plutôt d'évitement, au mois même où, suivant un programme établi dès janvier, portant sur toute l'année 69 (le programme des années suivantes s'obtenant directement par l'application d'un carré latin orthogonal d'ordre 12), je m'apprêtais à « me souvenir de l'avenue Junot ». [...].

## 8. Saint-Louis, réel 1

### Île Saint-Louis – 30 avril 1969, 10 h (recopié à 13 h)

Un homme en polo jaunâtre balaie devant la porte de la « Galerie Lambert ».  
 Les enfants de la communale jouent dans la cour  
 Le soleil brille  
 Il n'y avait plus de croissants dans la petite pâtisserie  
 J'ajoute maintenant :  
 J'ai pris des brioches  
 Il y avait des échafaudages à côté de la pâtisserie et d'autres en train de se monter sur un des murs du petit « Hôtel Lambert »  
 Il y avait à côté de cet Hôtel, près d'une grande cour blanche ouverte, et en travaux, un camion Roux-Combaluzier d'où deux ouvriers déchargeaient des rails  
 Je n'ai fait que passer.

<sup>6</sup> Le Moulin d'Andé, proche de Rouen, est un lieu de résidence pour créateurs, créé et animé par Suzanne Lipinska, où Perec a souvent séjourné de fin 1965 à début 1971.



## 37. Vilin, souvenir 2

**Mardi 21 juillet 1970, vers 15 h – Annecy (Chavoire) , chez M[arie]-N[oëlle] T[hibault], sur la terrasse au bord du lac**

Il y a plus qu'un simple goût des contrastes à choisir cet endroit pour évoquer la rue Vilin. D'abord garder le souvenir de ces sortes d'ultra-vacances magnifiées par leur brièveté (arrivé hier je repars demain) ; ensuite sorte de mesure d'un chemin que je n'ai pas l'impression d'avoir parcouru mais qui n'en serait pas moins réel si moi (ou quelqu'un d'autre) s'avisait de le décrire (pour évidemment l'exalter).

On peut en effet s'interroger (et c'est un des buts généraux de tout ce projet) sur la relation qui existe entre la rue Vilin et ce site ; quel rapport entre l'enfant que je pouvais être et moi, aujourd'hui, ici. Tout ce qu'ont pu, quand même, représenter ces images (balustrade sur un lac, tennis, canot à moteur, grand salon de famille, ses fauteuils, ses puzzles, etc.) et même et surtout le carrelage des chiottes, carreaux blancs aux coins écornés par des petits losanges bleus ; ce carrelage, à lui seul, suffirait à enraciner une existence, à justifier une mémoire, à fonder une tradition ; ce n'est pas un simple jeu de mots (même si c'est ce jeu de mots qui le fonde et je devrais mieux me souvenir de ma répulsion et de mon attirance pour ce thème) qui fait de l'errance mon propos essentiel (*Les Errants*, titre de mon premier roman, le navire démâté, etc.) : l'errance et son envers : la recherche du lieu.

Je me souviens aujourd'hui d'une scène, rue Vilin (mais je ne sais si c'était chez mes parents ou chez mes grands-parents) ; j'ai quatre ans (mettons), je suis assis par terre au milieu d'un tas de jeux yiddish et je reconnais une lettre ; je m'obstine à l'appeler yod et à la dessiner ainsi :



sans avoir jamais ni vérifié qu'une telle lettre existait, ou un tel dessin (je pourrais aussi l'appeler gameth (gamète) !?), ni recherché les associations qu'un tel dessin (menotte, notes de musique, etc. ?) pourrait susciter, ou un tel nom (yod, youd évidemment) ; des voisins s'extasiaient (ou ma grand-mère) sur ma précocité. Ce qui m'étonne ce n'est pas tant que j'aie pu être précoce (je n'ai jamais douté de mon intelligence) mais que ce souvenir ne corresponde à rien : le lieu n'existe pas (non seulement il est en démolition mais je ne l'ai jamais « habité »), la lettre n'existe pas (je ne l'ai jamais employée).

Ce qu'il y a d'extraordinaire ici, ce qui en fait un lieu modèle, c'est que je ne fais qu'y passer, que j'y vois les choses (les « choses », les signes d'ancrage) (que ceux qui pourraient les voir avec pertinence ne les voient peut-être pas, les rejettent, mais ils existent en dehors d'eux, ils ont existé pour eux), qu'elles m'imposent leur nostalgie (regret d'un pays natal, d'une demeure ancestrale, j'aimerais tellement me retirer sur mes terres comme Athos) : ma seule tradition, ma seule mémoire, mon seul lieu est rhétorique : signe d'encrage (la différence, la diff(icile) errance, ici l'errance).



Je rêve de greniers où retrouver mes joujoux d'enfant (la petite voiture rouge) mais ils n'existeront jamais : il ne reste pas de trace des lieux que j'ai habités (ils n'ont pas gardé ma trace même si j'ai gardé la leur) ; j'ai choisi pour terre natale des lieux publics, des lieux communs. [...].

Lieux d'enfance, faux lieux, non-lieux d'enfance : lorsque je suis retourné à Villard-de-Lans (deux ou trois ans après) je n'ai rien reconnu. Où est le collège Turenne ? [...].

## 41. Saint-Louis, souvenir 2

### Vendredi 2 octobre 1970, 17h – Moulin d'Andé

À plusieurs reprises, ces temps derniers, j'ai pu croire que la rue Saint-Louis, le seul des douze lieux choisis à garder un caractère contemporain « fort » (non qu'il ne m'*arrive* plus rien dans les autres, mais je les ai choisis parce qu'il m'y était déjà arrivé quelque chose et que ce quelque chose était fini, appartenait de plein droit au passé, etc.), allait, à son tour, basculer (encore une fois) dans le passé, que ce qui m'y reliait allait s'achever (en catastrophe). Les éléments *objectifs* qui ont déclenché cette croyance (cette crainte et cette crise) sont, non pas minces, non pas futiles, mais si évidemment peu significatifs par rapport à la situation normale (celle qui, bon an mal an, dure depuis bientôt trois ans) qu'encore une fois ils ne renvoient qu'à ma propre attitude dans l'affaire, à ma propre incapacité à contrôler, à maîtriser cette liaison.

Je dois évidemment noter que le choix de l'île Saint-Louis parmi ces douze lieux fut déterminé (de même que la conception générale du livre) par ma rupture avec S[uzanne] en janvier 1969 : c'était à la fois trouver quelque chose à faire, et m'enraciner à Paris. Cet enracinement était évidemment hypocrite (puisque la règle n'exige que je sois à Paris qu'une seule fois par mois) ; elle voulait dire : vis à Paris (ne va plus au Moulin) ; elle voulait dire aussi : ne pars pas à l'étranger (ce qui aurait été, à supposer que j'aie réellement voulu quitter S[uzanne], la seule chose à faire). Quant au choix de l'île Saint-Louis, il s'imposait peut-être ; mais il sous-entendait aussi, à une époque où je croyais (sincèrement ?) que je ne la reverrais jamais : en passant une fois par an dans l'île, peut-être la rencontrerai-je, dans un an, dans cinq ans ; du temps aura passé, nous échangerons quelques mots ; nous irons boire un café dans un café, nous aurons oublié nos griefs, compris que nous nous aimions, etc., etc. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé, sauf que je ne me suis pas servi (pas eu le temps) du prétexte des « Lieux ». De toute façon, évoquer chaque année mes souvenirs sur l'île, ressasser, ne pas oublier...

Je ne veux pas oublier. Peut-être est-ce le noyau de tout ce livre : garder intact, répéter chaque année les mêmes souvenirs, évoquer les mêmes visages les mêmes minuscules événements, rassembler tout dans une mémoire souveraine, démentielle.

J'ai choisi douze lieux : sont-ils vraiment, chacun, liés à un souvenir noyau, à quelque chose de réellement essentiel ? Et n'y a-t-il que ces douze lieux-là ?

1. Vilin : j'y suis né. Je ne m'en souviens pas, mais c'est là que j'ai

commencé, c'est ce lieu qui va mourir (qui ne tiendra pas douze ans), c'est là que j'ai couru avec un dessin à la main, c'est là que j'ai été dégradé (qu'on m'a arraché ma médaille).

2. Assomption, bien sûr : c'est là que je suis revenu, que je me suis perdu ; [...] L'enfance, bref, et ses prolongements tardifs.

3. Junot : pourquoi Junot ? peut-être parce que c'est un lieu où j'aurais aimé habiter : impression d'une plus grande liberté que rue de l'Assomption ; [...].

4. Place d'Italie : c'est le boulevard Blanqui, chez Michel ; j'y ai écrit un premier roman, je peux toujours admettre que ça compte.

5. Saint-Honoré : deux chambres, l'une au sixième, je travaille à l' Arsenal, je ne m'en sors pas etc. ; l'autre, un an plus tard (à peu près), je suis militaire à Paris ; [...].

6. Passage Choiseul : pourquoi le passage Choiseul ? il ne m'y est rien arrivé. J'aime les passages. Les alentours sont plus évocateurs : la BN, la rue Saint-Augustin [...], « Drouant » (le prix Renaudot), le « Harry's », le chemisier « Simy ».

7. Jussieu : la rue [de] Quatrefages.

8. Contrescarpe : Blainville, Michaud.

9. Mabillon : « La Rhumerie » avec Paulette<sup>7</sup>, la rue de l'Échaudé.

10. Gaîté : l'avenue du Maine, [...].

11. Franklin : oui, bien sûr.

J'ai failli l'oublier et le douzième m'échappe ; je dois passer en revue les vingt arrondissements de Paris : ce n'est pas à Montparnasse, ni à l'Opéra, ni à Saint-Germain, ni à la Bastille, ni dans le 17<sup>e</sup>, le 18<sup>e</sup>, le 19<sup>e</sup>, le 20<sup>e</sup>. Ni rue du Bac, ni dans le 15<sup>e</sup> ? 14<sup>e</sup> ? Oui, bien sûr : l'île Saint-Louis ! [...].

Ai-je d'autres souvenirs de l'Île qu'une rue que j'arpente assez tôt le matin, d'un pas d'autant plus exalté qu'il fait beau et que les oiseaux chantent ?

Un jour, j'ai dû, comme tant d'autres, découvrir « Berthillon » [...].

## 45. Contrescarpe, souvenir 2

### Dimanche 8 novembre 1970, 15h – Moulin d'Andé

Je ne vais presque plus place de la Contrescarpe. Cette année, il est possible que je n'y sois passé qu'une seule fois, et précisément pour la décrire. [...].

Je n'ai jamais vraiment été un familier de la place, un de ceux qui passent leurs jours et leurs nuits dans l'un des deux ou trois (ou quatre) cafés (il y en a d'ailleurs un peu plus à chaque fois ; des espèces de snacks ou crêperies qui s'ouvrent). [...].

## 59. Assomption, souvenir 3

### Mardi 3 août 1971

Je n'ai presque plus l'occasion de passer rue de l'Assomption. Il faut pour

<sup>7</sup> Paulette Percec.

cela, ou que j'aïlle voir ma tante, ce que je fais très rarement [...]

Il n'y a plus grand-chose à dire sur la rue de l'Assomption. [...]. Le cinéma « Caméra » a disparu, comme a disparu la galerie « Allendy » Colette où je vis pour la première fois des tableaux de Klein.

C'est à peine si je garde le souvenir de la Maison des étudiantes de la rue du Docteur-Blanche. [...]. C'était une rue provinciale ; elle est maintenant, d'année en année, plantée d'immeubles neufs, luxueux et laids, avec des faux jardins, des fausses perspectives. [...].

## 109. Choiseul, souvenir 5

**3 décembre 1974, 13h – Griffydam<sup>8</sup>**

Je n'ai pas de souvenir du passage Choiseul.

Il me semble que c'est là, en janvier 69, lors de mon premier départ du Moulin, que j'ai conçu ce projet de « devenir des lieux ». [...]

J'aime beaucoup les passages, pas seulement le passage Choiseul. [...]

Je n'ai aucun souvenir particulier d'événements qui me seraient arrivés dans des passages. Ce sont des lieux où j'aime traîner. Il y en a un (Panoramas) où il y a une grande librairie d'occasion.

Je ne pense pas être passé une seule fois cette année par un de ces passages. Il est vrai que je me suis peu promené cette année.

## 115. Vilin, souvenir 5

**1974**

Il en va de la rue Vilin comme de la rue de l'Assomption : cette année je n'ai pas envie de m'en souvenir, sans doute parce que c'est cette année que j'ai écrit *W*

Il faut pourtant que je note ce vrai ou faux souvenir retrouvé : le matin j'allais dans le lit de mes parents ; ma mère se levait mais mon père qui avait été aux Halles dans la nuit somnolait encore. Mon jeu favori consistait à plonger entièrement sous les draps et à aller toucher les pieds de mon père, chaque fois avec de grands éclats de rire.

## 138. Vilin, réel 6

**27 septembre 1975, vers 2 h du matin**

Travail = torture

Sur un des panneaux en ciment qui couvrent la presque-totalité du côté impair de la rue.

<sup>8</sup> Un village près de Nottingham en Angleterre où réside alors Sylvia Richardson, petite-cousine et filleule de Perec.